

MARTIN SZEKELY, BÂTISSEUR DE L'INFINI

Exposé au MADD Bordeaux,
le designer s'ingénie à repousser
toujours plus les limites de son art

DESIGN

On ne verra pas la mythique chaise-longue Pi (1983), à l'assise tracée au compas. Ni le bureau Heroic Carbon (2010), aussi graphique qu'une calligraphie dans l'espace. Martin Szekely – la petite soixantaine, parmi les rares designers français prisés des collectionneurs d'art contemporain tels Karl Lagerfeld ou François Pinault – a choisi de ne montrer que les vingt dernières années de son travail.

Un privilège pour le Musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux (MADD), qui accueille jusqu'au 16 septembre une quarantaine de ses objets, sous le titre « Construction ». La dernière exposition de ce discret créateur, connu du grand public pour l'icône verre Perrier ou les flacons de parfum Roger Gallet, remonte à 2011 au Centre Pompidou (« Ne plus dessiner »). Aujourd'hui, dans l'ancienne prison à matelots, devenu en 2017 une extension du musée bordelais, il a installé des étagères et des tables à foison.

Dès l'entrée, c'est le choc : bibliothèque en bambou faisant le dos rond sous le haut plafond, façon squelette de Diplodocus (Construction, 2015), table basse à partir d'un énorme rocher aux allures de tortue des Galapagos (Artefact, 2013), ou collier Reine de Saba (Hermès, 1996) au maillon unique capable de tourner, aussi désarticulé qu'un serpent... On a le sentiment d'avoir pénétré le Musée d'histoire naturelle, à Paris. La liste des matériaux composites – à base de fibres de carbone, verre, liège, caillou, plâtre, cristal, carbure de silicium – n'explique pas l'âme qui habite ces objets.

Des couleurs ? Il n'y en a pas. A peine un intérieur orange pop pour L'Armoire (1997), l'une des premières pièces nées par programmation numérique dont il suffit de plier le matériau, à la façon d'un origami, pour obtenir un rangement fonctionnel. De la musique ? Vingt minutes de piano décomposé de *Three Hands* (1957), de Morton Feldman. « J'ai choisi cette musique parce qu'elle ne vous met pas en condition, mais, au con-

traire, épurée, spatiale, elle accompagne le regard », précise l'intransigeant Martin Szekely. Dans cette scénographie dépouillée, les objets apparaissent nus, en majesté. Aussi ascétiques que l'homme au crâne rasé, col roulé et veste en cuir noirs, qui conduit la visite.

Tout ici parle d'économies de moyens, de dépassement des matériaux, à l'image de cette table reposant sur des pieds de verre, un câble sous tension participant de la structure. Martin Szekely a fait sien la formule « less is more » de l'architecte de la modernité Ludwig Mies van der Rohe (1886-1969). Pour aboutir à l'étagère Tino (2009), il a ôté certaines tiges porteuses et diminué leur diamètre, jusqu'à l'extrême limite.

Objets hors normes

Quant à Map-Tex – « ma table No Limit », se félicite Martin Szekely –, elle se démultiplie dans l'espace à partir de deux formes, l'une carrée, l'autre rectangulaire. « En aluminium, elle pèse son juste poids, assez pour ne pas ployer et, pourtant, son déploiement est sans limite : je pourrais en couvrir toute cette pièce sans difficulté. »

Pour ses objets hors normes, Martin Szekely n'élabore pas de calculs savants. Tel un génie empirique, il raconte « ressentir les structures d'un point de vue physique autant que cérébral, même quand il s'agit de nouveaux matériaux de synthèse. Mon enfance à Marcoussis, dans l'Essonne, dans l'atelier de tôlerie-métallerie où ma mère fabriquait certaines de ses œuvres, m'a donné cette capacité. »

Dans le catalogue de l'exposition, il précise : « Nombre de fois, je me suis opposé aux ingénieurs qui me prédisaient le pire, mais en fin

**« NOMBRE DE FOIS,
JE ME SUIS OPPOSÉ
AUX INGÉNIEURS QUI ME
PRÉDISAIENT LE PIRE.
L'INTUITION ET LA SCIENCE
FONT BON MÉNAGE »**

MARTIN SZEKELY

de compte nos approches respectives s'additionnent pour parvenir au résultat. L'intuition et la science font bon ménage. »

N'est-ce pas le comble pour un étudiant de l'École Boule, diplômé de l'École Estienne comme graveur en taille douce (1975), devenu « ramasse-copeaux » chez des compagnons ébénistes puis restaurateur de meubles, de ne plus travailler de ses mains et de s'intéresser aux matériaux synthétiques ? « Autrefois, nous avions cinq matériaux de construction, dont le bois, la pierre, la terre... rétorque Martin Szekely. Aujourd'hui, on invente chaque jour de nouveaux matériaux composites. Et construire à la limite, comme je le fais, c'est travailler de plain-pied dans l'actualité de ces évolutions techniques. »

Repoussant les frontières du possible, Martin Szekely a imaginé cette étagère en aluminium Opus (2016), avec des tranches crues laissant voir le nid d'abeille. Le couturier Azzedine Alaïa l'a choisie, peu avant de mourir, pour les vitrines de sa première boutique à Londres. Autre pièce d'exception : l'inédite commode en chêne The Drawers and I (2017), dont les tiroirs sont autant de briques de construction. On peut les assembler à l'infini, en retirant pour créer des vides : ils sont les modules d'assemblage de l'édifice. De ces tiroirs, on peut faire un mur. « Quand je serai riche, je construirai avec mon meuble une maison », nous confie Martin Szekely. Rêve d'architecte, ou de gosse qui veut bâtir son château fort. ■

VÉRONIQUE LORELLE

Construction, MADD,
39, rue Buffard, Bordeaux.
Jusqu'au 16 septembre



Le rangement The Drawers and I, dont les tiroirs peuvent construire un mur. FABRICE GOUSSET



L'étagère Opus, en aluminium, peut s'étendre à l'infini. FABRICE GOUSSET



Martin Szekely. FABRICE GOUSSET

« Je veux dépasser la notion prédéfinie du mobilier bourgeois »

INTERROGÉ AU MILIEU de ses œuvres exposées au MADD Bordeaux, le designer français Martin Szekely revient sur son parcours et sa vision du design.

Sous la lumière de cette prison, votre mobilier prend une étrange solennité...

Ce musée m'évoque l'univers carcéral bien sûr, mais aussi une église, du fait de ses voûtes en ogive. Ce sont deux lieux de solitude, l'un imposé, l'autre désiré. Mon travail sans couleurs, dans des tons naturels ou proches des teintes des murs, accompagne et révèle le lieu, et vice versa. Je n'ai rien fait pour, mais cela resurgit. Je n'ai pas fait de scénographie, pas prévu de socles pour mes meubles, simplement pensé à leur emplacement et à l'éclairage. Il y a une chose intéressante avec le mobilier : il évoque l'absence. Une chaise sans personne dessus, il manque quelqu'un. Fabriquer une chaise, c'est tenir compte du corps des autres. Faire des tiroirs, c'est s'occuper de leurs secrets.

En 2011, vous déclarez ne plus dessiner. Est-ce le cas pour ce mobilier ?

C'est une posture que j'ai adoptée : ne plus partir du dessin né d'un pur imaginaire. Désormais, pour tout nouveau projet, je fais une check-list de ce qui est nécessaire – usages, matériau, contexte – et je choisis de repousser les limites des possibilités. Tout a commencé avec le verre Perrier que j'ai conçu en 1996. Ce récipient – un produit promotionnel – devait se marier à la petite bouteille Perrier, constituée d'une base étroite pour tenir, d'un ventre gonflé pour le liquide et d'un col fin pour verser dans le verre. Alors, j'ai imaginé son pendant : une base épaisse et forte, la paraison ouverte et généreuse pour offrir l'eau. Cet objet publicitaire est devenu durable puisqu'il est encore sur les tables des cafés.

Pourquoi cette obsession ici d'un mobilier sans limites ?

Je veux dépasser la notion prédéfinie du mobilier bourgeois. Il s'agit d'aller au-delà de ce que l'on connaît. Comme les limites sont repoussées chaque jour, avec la découverte de nouveaux matériaux composites notamment, ma quête ne devrait pas avoir de fin. Hors mon éventuelle lassitude.

Chaque cartel mentionne le nom des fabricants, la marbrerie Rétégui, l'atelier Hubert Weinzierl... Pourquoi ?

Les fabricants, je les mets en avant car, sans eux, mes meubles n'existeraient pas. Je suis mon propre producteur depuis quelques années, et l'argent que je gagne, je le réinvestis dans mes recherches, aussi insensées soient-elles. Travailler avec de bons artisans a un coût... Mais l'histoire de l'art ne retient pas les questions d'argent. Ce qui me chagrine, ce sont ces élites qui défendent des métiers d'art complètement déconnectés de la réalité, alors qu'il y a une classe de métiers traditionnels qui travaillent avec des techniques contemporaines. Ces gens-là sont l'avenir... et sont ignorés.

A quelle catégorie appartenez-vous, designer ou artiste ?

J'admire Marc Newson, un immense designer industriel. Je rejoins aussi Jasper Morrison, qui travaille sur l'extrême simplicité par la technologie. Le couturier Azzedine Alaïa est un modèle de liberté. Mais je me sens surtout proche des architectes : Renzo Piano ou Rem Koolhaas... Je suis très fier que Cecil Balmond, l'ingénieur-structure qui a collaboré avec les plus grands architectes de la planète, ait accepté de parler de mon travail dans le livre qui doit sortir autour de cette exposition. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR V. L.

Bouts de canapé Bing One et Bing Square, aux allures de glaçons sortis du réfrigérateur.

FABRICE GOUSSET

